

## LA COMTESSE DE CHARNY

Comme on n'avait ni couteaux ni fourchettes, le roi appela Jean.

Jean, on se le rappelle, était le nom de M. de Malden.

M. de Malden s'approcha.

— Jean, dit le roi, prétez-nous votre coude de chasse, que je puisse découper ce veau.

Jean tira son couteau de chasse du fourreau et le présenta au roi.

Pendant ce temps, la reine se penchait hors de la voiture et regardait en arrière, sans doute pour voir si Charny ne venait pas.

— Voulez-vous prendre quelque chose, monsieur de Malden, dit à demi-voix le roi.

— Non, sire, répondit M. de Malden aussi à voix basse, je n'ai encore besoin de rien.

— Qu'il est bon ! nos compagnons ne se gênent pas, dit le roi.

Puis, se retournant vers la reine, qui regardait toujours par la portière :

— A quoi pensez-vous donc, Madame ? dit-il.

— Moi, dit la reine en essayant de sourire, je pense à M. de Lafayette... Probablement qu'à cette heure-ci il n'est pas à son aise.

Puis à M. de Valory, qui à son tour s'apprêtait à la portière.

— François, dit-elle, il me semble que tout va bien, et que nous serions déjà arrivés si

nous étissions dû l'être... On ne se sera point aperçu de notre départ.

— C'est plus que probable, Madame, répondit M. de Valory, car je ne remarque nulle part ni mouvement ni suspicion... Allons, alors, courage, Madame, tout va bien !

— En route ! cria le postillon.

M. de Malden et de Valory remontèrent sur leur siège, et la voiture continua son chemin.

Leur huit heures du matin, on arriva au hasard d'une longue montée, il y avait, à droite et à gauche de cette montée, un bois où les oiseaux chantaien et que les premiers rayons du soleil d'un des plus beaux jours l'en perçaient comme des flèches d'or.

Le postillon mit les chevaux au pas.

Les deux gardes sautèrent à bas du siège,

— Jean, dit le roi, faites arrêter la voiture et ouvrez-nous la portière... Je voudrais marcher, et je crois que les enfants et la reine ne seront pas fâchés non plus de faire cette petite promenade à pied.

M. de Malden fit un signe : le postillon arrêta.

La portière s'ouvrit : le roi, la reine, Mme Elisabeth et les deux enfants descendirent. Mme de Tourzel resta seule, étant trop constraint pour descendre.

L'instant même, toute la petite colonne royale se répandit par le chemin : le dauphin se mit à courir après le papillon.

Mme Elisabeth prit le bras du roi ; la reine marcha seule.

Avoir cette famille épargnée ainsi sur le chemin, ces beaux enfants jouant et courant, cette sœur appuyée au bras de son frère et lui souriant, cette belle femme pensive et regardant en arrière, tout cela éclaire par un beau et matinal soleil de juin projettant l'ombre transparente de la forêt jusqu'au milieu de la route, on eût dit une jeune famille regagnant son château pour y reprendre le cours de sa vie paisible et ré-

gulière, et non un roi et une reine de France suivant un trône vers lequel on ne devait ramener que pour les conduire jusqu'à l'échafaud.

Il est vrai qu'un incident devait bientôt appeler, dans ce calme et ce serein tableau, le trouble des différentes passions dormant au fond des cœurs des divers personnages de cette histoire.

Tout à coup la reine s'arrêta, comme si ses pieds eussent pris racine dans la terre.

Un cavalier apparaissait à un quart de lieue à peine près, enveloppé dans le nuage de poussière que soulevait le galop de son cheval.

Marie-Antoinette n'osa pas dire : c'est le comte de Charny !

Mais un cri s'échappa de sa poitrine.

— Ah ! dit le nouveau de Paris ! dit-elle.

Tout le monde se retourna, excepté le dauphin : l'insoigné enfant venait d'attraper le papillon après lequel il courrait : peu lui importait les nouvelles de Paris !

Le roi, un peu myope, tira une petite lorgnette de sa poche.

— Eh ! dit-il, c'est, je crois, M. de Charny.

— Oui, sire, dit la reine, c'est lui.

— Continuons, continuons de monter, dit le roi : il nous rejoindra toujours, et nous n'avons pas de temps à perdre.

Le roi n'osa point dire que, sans doute, les nouvelles qu'apportait M. de Charny valaient le peine d'être attendues.

Au reste, c'était un retard de quelques secondes seulement : le cavalier arrivait de toute la vitesse de son cheval.

Lui-même, de son côté, et à peine qu'il approchait, regardant avec une grande attention, et paraissait ne pas comprendre pourquoi la gigantesque voiture avait répondu ses voyageurs à son grand chemin.

Enfin, il les rejoignit au moment où la voiture atteignait le sommet de la montagne et faisait halte à ce sommet.

C'était bien M. de Charny, comme l'avait deviné le cœur de la reine et les yeux du roi.

Il était vêtu d'une petite redingote verte à collet flottant, d'un chapeau à large ganse et à boucle d'acier, d'un gilet blanc, d'une lotte de peau collante et de grandes bottes militaires montant jusqu'au dessus du genou.

Son teint, ordinairement d'un blanc mat, était animé par la course, et les éincelles de la flamme qui rougissaient son visage jallaient de ses prunelles.

Il y avait quelque chose d'un vainqueur dans son souffle puissant et sa narine dilatée.

Jamais la reine ne l'avait vu si beau !

Elle poussa un profond soupir.

Lui, sauta à bas de son cheval et s'inclina devant le roi.

Puis, se relevant, il salua la reine.

Tout le monde se groupa autour de lui, excepté les deux gardes, qui demeurèrent éloignés par discrétion.

— Approchez, Messieurs, approchez, dit le roi : les nouvelles que nous apporte M. de Charny regardent tous le monde.

— D'abord, sire, tout va bien, dit Charny, et à deux heures du matin encore nul ne soupçonnait votre faute.

Chacun respira.

Il y avait pu commander ce cheval de selle, ne sachant pas que son frère en était besoin.

Il y eut donc un retard pour ce cheval de selle : la voiture repartit. Cinq minutes après Charny était en selle.

D'ailleurs, il était convenu qu'il suivrait la voiture et non qu'il l'abordeait.

Seulement, il la suivait d'assez près pour la reine, en passant sa tête par la portière, l'aperçut, et pour qu'il charme réel il arriva de manière à avoir le temps d'échanger quelques paroles avec les illustres voyageurs.

Charny venait de relayer à Montmirail : il

croya que la voiture avait un quart d'heure

d'avance sur lui, quand tout à coup, au détour d'une rue, son cheval donna du nez contre la voiture arrêtée et contre les deux gardes, qui assayaient de raccommoder un trait.

Le comte sauta à bas de son cheval, passa la tête par la portière pour recommander au roi de se cacher, et à la reine de ne pas être inquiète. Puis il ouvrit une espèce de coffre où sont placés d'avance tous les outils ou tous les objets qu'un accident quelconque rend nécessaires.

On y trouve une paire de traits ; on en prend un par lequel on remplace le trait cassé.

Les deux gardes profitent de ce temps d'arrêt pour demander leurs armes ; mais le roi de se cacher, et à la reine de ne pas être inquiète. Puis on oblige la cage où la voiture se trouvait à décoller : tous l'espérant, il était arrivé : c'était ce qu'il fallait.

La comtesse de Charny avait pris un cheval frais, et il avait continué son chemin.

Du reste, rien d'inquiétant sur la route.

La reine trouva moyen de tendre la main à Charny : de si bonnes nouvelles appartenaient bien une pareille faveur.

Charny baissa respectueusement la main de la reine.

On remonta en voiture : la voiture partit : Charny galopa à la portière.

A la prochaine poste, on trouva les chevaux préparés, moins le cheval de selle de Charny.

Isidore n'avait pu commander ce cheval de selle, ne sachant pas que son frère en était besoin.

Il y eut donc un retard pour ce cheval de selle : la voiture repartit. Cinq minutes après Charny était en selle.

D'ailleurs, il était convenu qu'il suivrait la voiture et non qu'il l'abordeait.

Seulement, il la suivait d'assez près pour la reine, en passant sa tête par la portière, l'aperçut, et pour qu'il charme réel il arriva de manière à avoir le temps d'échanger quelques paroles avec les illustres voyageurs.

Charny venait de relayer à Montmirail : il

croya que la voiture avait un quart d'heure

d'avance sur lui, quand tout à coup, au détour d'une rue, son cheval donna du nez contre la voiture arrêtée et contre les deux gardes, qui assayaient de raccommoder un trait.

Le comte sauta à bas de son cheval, passa la tête par la portière pour recommander au roi de se cacher, et à la reine de ne pas être inquiète. Puis il ouvrit une espèce de coffre où sont placés d'avance tous les outils ou tous les objets qu'un accident quelconque rend nécessaires.

On y trouve une paire de traits ; on en prend un par lequel on remplace le trait cassé.

Les deux gardes profitent de ce temps d'arrêt pour demander leurs armes ; mais le roi de se cacher, et à la reine de ne pas être inquiète. Puis on oblige la cage où la voiture se trouvait à décoller : tous l'espérant, il était arrivé : c'était ce qu'il fallait.

La comtesse de Charny avait pris un cheval frais, et il avait continué son chemin.

Du reste, rien d'inquiétant sur la route.

La reine trouva moyen de tendre la main à Charny : de si bonnes nouvelles appartenaient bien une pareille faveur.

Charny baissa respectueusement la main de la reine.

On remonta en voiture : la voiture partit : Charny galopa à la portière.

A la prochaine poste, on trouva les chevaux préparés, moins le cheval de selle de Charny.

Isidore n'avait pu commander ce cheval de selle, ne sachant pas que son frère en était besoin.

Il y eut donc un retard pour ce cheval de selle : la voiture repartit. Cinq minutes après Charny était en selle.

D'ailleurs, il était convenu qu'il suivrait la voiture et non qu'il l'abordeait.

Seulement, il la suivait d'assez près pour la reine, en passant sa tête par la portière, l'aperçut, et pour qu'il charme réel il arriva de manière à avoir le temps d'échanger quelques paroles avec les illustres voyageurs.

Charny venait de relayer à Montmirail : il

croya que la voiture avait un quart d'heure

d'avance sur lui, quand tout à coup, au détour d'une rue, son cheval donna du nez contre la voiture arrêtée et contre les deux gardes, qui assayaient de raccommoder un trait.

Le comte sauta à bas de son cheval, passa la tête par la portière pour recommander au roi de se cacher, et à la reine de ne pas être inquiète. Puis il ouvrit une espèce de coffre où sont placés d'avance tous les outils ou tous les objets qu'un accident quelconque rend nécessaires.

On y trouve une paire de traits ; on en prend un par lequel on remplace le trait cassé.

Les deux gardes profitent de ce temps d'arrêt pour demander leurs armes ; mais le roi de se cacher, et à la reine de ne pas être inquiète. Puis on oblige la cage où la voiture se trouvait à décoller : tous l'espérant, il était arrivé : c'était ce qu'il fallait.

La comtesse de Charny avait pris un cheval frais, et il avait continué son chemin.

Du reste, rien d'inquiétant sur la route.

La reine trouva moyen de tendre la main à Charny : de si bonnes nouvelles appartenaient bien une pareille faveur.

Charny baissa respectueusement la main de la reine.

On remonta en voiture : la voiture partit : Charny galopa à la portière.

A la prochaine poste, on trouva les chevaux préparés, moins le cheval de selle de Charny.

Isidore n'avait pu commander ce cheval de selle, ne sachant pas que son frère en était besoin.

Il y eut donc un retard pour ce cheval de selle : la voiture repartit. Cinq minutes après Charny était en selle.

D'ailleurs, il était convenu qu'il suivrait la voiture et non qu'il l'abordeait.

Seulement, il la suivait d'assez près pour la reine, en passant sa tête par la portière, l'aperçut, et pour qu'il charme réel il arriva de manière à avoir le temps d'échanger quelques paroles avec les illustres voyageurs.

Charny venait de relayer à Montmirail : il

croya que la voiture avait un quart d'heure

d'avance sur lui, quand tout à coup, au détour d'une rue, son cheval donna du nez contre la voiture arrêtée et contre les deux gardes, qui assayaient de raccommoder un trait.

Le comte sauta à bas de son cheval, passa la tête par la portière pour recommander au roi de se cacher, et à la reine de ne pas être inquiète. Puis il ouvrit une espèce de coffre où sont placés d'avance tous les outils ou tous les objets qu'un accident quelconque rend nécessaires.

On y trouve une paire de traits ; on en prend un par lequel on remplace le trait cassé.

Les deux gardes profitent de ce temps d'arrêt pour demander leurs armes ; mais le roi de se cacher, et à la reine de ne pas être inquiète. Puis on oblige la cage où la voiture se trouvait à décoller : tous l'espérant, il était arrivé : c'était ce qu'il fallait.

La comtesse de Charny avait pris un cheval frais, et il avait continué son chemin.

Du reste, rien d'inquiétant sur la route.

La reine trouva moyen de tendre la main à Charny : de si bonnes nouvelles appartenaient bien une pareille faveur.

Charny baissa respectueusement la main de la reine.

On remonta en voiture : la voiture partit : Charny galopa à la portière.